

Rémy Rochat

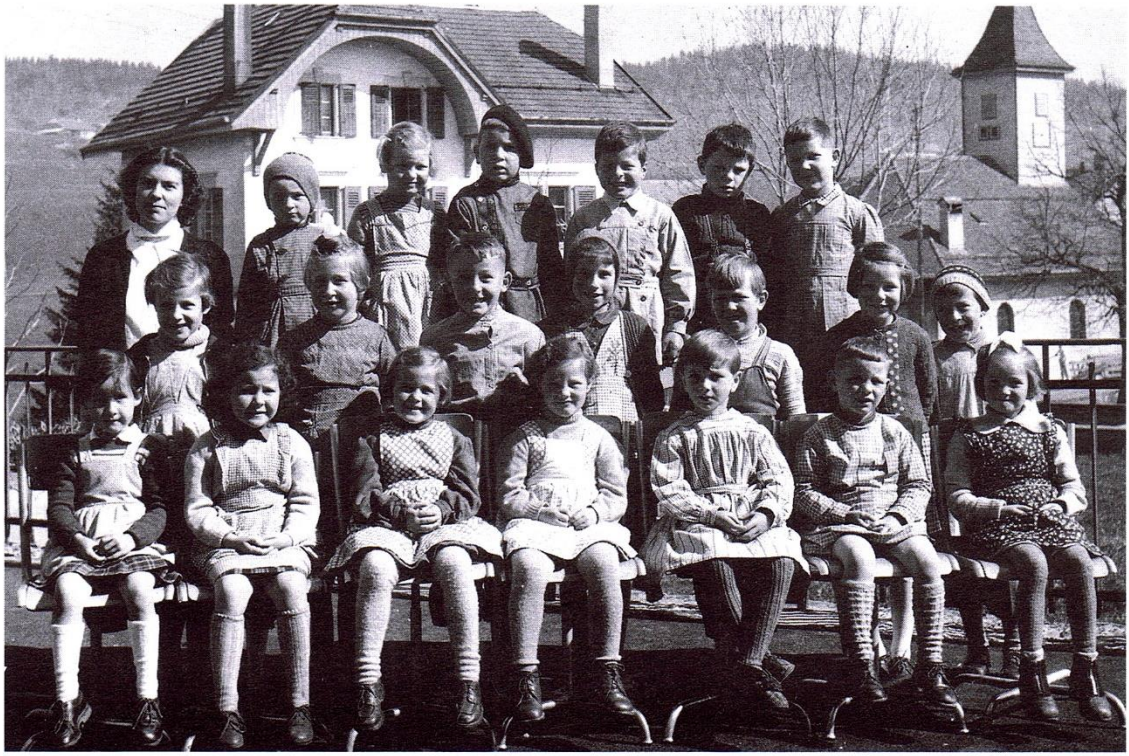
*Saveurs
d'enfance*

les années cinquante



Cabédita

Collection Archives vivantes



Les héros du présent ouvrage en 1955, classe de Mme Reymond Elisabeth

RÉMY ROCHAT

SAVEURS D'ENFANCE

Les années cinquante

ÉDITIONS CABÉDITA
YENS/MORGES
1991

Mais le printemps était là. Cette fonte rapide dégageait les chemins et les cours que le soleil sécherait très vite. La terre, le bitume, fumaient. On voyait déjà par-ci, par-là, quelques poules gratter les vieux graviers, se risquer sur une première herbe autour d'une maison.

La ruelle entre chez nous et le collège était libre. Il n'y avait qu'à balayer. Et puis tracer le triangle avec une craie prise à la grande école, sous le tableau noir où il y en avait plein de bouts. Car aussi, à l'arrivée du printemps, nous revenait l'envie irrésistible de jouer aux nius. Notre présence là, sur la petite route où il faisait bon, les tôles de la façade du collège surchauffées par le soleil, était aussi inévitable que celle des poules qui gloussaient un peu plus loin dans le poulailler de ma mère ou dans le petit pré. Restait toujours la réserve de l'année d'avant, amputée parfois parce qu'on avait été mauvais joueur, dans un sac à nius de toile, fermé par un lacet qu'on tire et attache. Pour mes frères comme pour moi, c'était ma mère qui nous l'avait fait. On le retrouverait peut-être de nos jours dans les vieux restes du galetas tout chargés de souvenirs. Certains avaient leurs nius carrément dans la poche, mélangés à de petites agathes de verre et à des miettes de pain !

Des nius, nous en rachetions tout de même chaque année, au début de la saison. Car ils s'usaient quoiqu'on fasse et finissaient toujours par être trop ébréchés pour faire bonne figure aux coins ou au milieu du triangle que l'on avait tracé sous les fenêtres du collège. Alors nous allions chez Toto ou chez l'Aline. Dans une boîte il y en avait des cents et des mille, avec leurs merveilleuses couleurs, brillants et odorants. Quel parfum ! Rien de plus enivrant, à vrai dire, que cette odeur de nius neufs. Ah ! ces nius, les tenir dans les mains, les faire rouler les uns sur les autres, s'éblouir de leur beauté nette et polie... Ils étaient à un centime la pièce, donc cent nius pour un franc. Mais nous n'avions que rarement cette richesse-là, nous autres. Allez, vingt pour quatre sous, vingt-cinq à la rigueur. Et les parties commençaient. Dans la ruelle du collège d'abord, puis devant Le Terminus que tenait Roubaty, ou encore devant chez l'oncle Titi, le mercredi, avant de monter regarder à la télévision le programme des enfants. Parfois des adultes, le Pierrot par exemple, jouaient une partie avec nous. Ils n'avaient pas tout à fait la même

technique, bien qu'ils n'aient rien perdu de leur adresse. Ils faisaient rouler l'agate sur la nie, ils la projetaient avec une précision unique et une force étonnante. Ils nous épataient. C'est qu'ils y avaient eux aussi joué, aux nius, quand ils étaient gamins, plus que nous-mêmes qui étions les derniers rescapés d'un temps mémorable et fabuleux, avec les maux ou les joies qui découlent de la perte ou du gain.

Parfois aussi la partie se déplaçait près de chez la grand-mère, entre les deux maisons, sur le chemin de terre qui est là, avec Six-Sous et les autres. Pour jouer au pot où les règles sont bien différentes. Cette variété-là d'ailleurs n'était-elle pas plus ancienne, venue d'un temps plus lointain où il n'y avait pas encore de bitume pour tracer le triangle à la craie, mais des cours et des chemins de terre battue où l'on ne pouvait que creuser un pot avec le talon du soulier ?

Mais déjà les grands avaient oublié de jouer aux nius. Ils n'étaient plus de notre monde. Ils avaient des vélos. C'étaient des prim-supiens. Ils tourniquaient sans arrêt dans les ruelles. «N'ont-ils donc rien d'autre à faire, ces grands gamins, qu'à se royaumer par le village ?» disait ma grand-mère. Ils y passaient même tout leur temps, sur ces vélos. Déjà les paysans étaient moins nombreux. Et par conséquent on retrouvait la plupart des enfants complètement désœuvrés à traîner leur incroyable cosse dans tous les coins du village. Viendraient plus tard les vélomoteurs et se découvriraient des tas de nouveautés qui relégueraient nos vieux jeux dans une sorte de moyen âge de l'enfance d'où je les exhume pieusement aujourd'hui.

Mais si les coutumes ont disparu, oubliées à jamais, à moi il me reste mes nius. J'en ai un carton plein où je peux puiser à pleines mains. Je les prends parfois et je les fais ainsi qu'autrefois rouler les uns sur les autres. Il y a des agathes de verre dépolies, des nius usés, limés, brisés, d'autres par contre parfaitement neufs, comme aux jours où je sortais heureux de chez Toto. Avec plein ma poche qui formait une grosse bosse à mon pantalon. Des jaunes, des bleus, des violet clair qui m'offrent encore, quand je les sens de très près, leur ancienne et émouvante odeur. Et personne ne les touche, que moi. Et je me souviens de toutes ces heures passées près du poulailler. Ma

serviette brune jetée sur l'herbe du pré où les poules gloussent. Aux côtés de ceux de mon âge qui ne me liront peut-être même pas, tant est grande l'indifférence dans un village. Je suis donc seul avec mes souvenirs d'un autre temps, presque d'une autre civilisation. Mais que m'importe après tout. Car je suis parfaitement bien en ces réminiscences solitaires où personne jamais, ni ne me conteste, ni ne me dérange.

* * *

Le printemps se rapprochait. A l'école le programme était fini, on ne faisait plus que répéter. Venaient les examens. Il y avait d'abord les écrits. C'était un grand jour. Il fallait s'habiller du dimanche, être propres comme des sous neufs. J'avais mes pantalons golf bruns bien repassés, mes bretelles à demi déformées par-dessus mon pull de laine, brun assurément. Les autres aussi étaient bien habillés, avec pour la plupart pourtant des habits plus au goût du jour. A l'époque nous ne pouvions demander à ma mère d'innover. Je n'eus mes premiers blues-jeans qu'à l'âge de dix-sept ans ! Les filles étaient jolies dans leurs robes du dimanche, elles sentaient bon le savon et le parfum. Nous étions à nos places plus raides que d'habitude. Des messieurs de la commission scolaire étaient venus. Sérieux comme de vieux sages. Ils avaient discuté avec le régent. Ils avaient revêtu leurs plus beaux costumes, gris ou sombres de préférence, avec l'indispensable cravate; on ne s'essayait pas encore à l'époque au col roulé blanc. Ils passaient entre les tables, les mains derrière le dos. Ils restaient longtemps à l'arrière, à parler doucement entre eux.

Les feuilles vierges des examens étaient distribuées. Le régent les avaient sorties de grandes enveloppes frappées au coin de l'écusson du canton de Vaud. Elles étaient d'un format plus grand, lignées ou quadrillées, impressionnantes, superbes ! Quel drame ç'aurait été que d'y commencer par une bonne grosse tache ! Il fallait au contraire s'y appliquer, y aller de sa plus belle écriture, faire honneur au maître qui s'était fendu en quatre pour nous inculquer, pendant toute l'année écoulée, les rudiments de l'orthographe et de l'arithmétique.

Les examens avaient commencé par une dictée prononcée lentement et distinctement par le régent. Pour que chacun, les bons élèves comme les irréductibles, puissent réfléchir sur chaque mot, sur chaque accord. Et à la fin de la dictée, nous avions eu plus de temps que de coutume pour nous corriger. Mais arrivait finalement l'instant crucial où l'on pose les plumes et où le sort en est jeté. A la récréation on se disait les uns aux autres: «Tu as écrit comment ce mot-là, toi?» Personnellement je me découvrais déjà des tas de fautes, plus que les voisins même. Je n'osais pas le dire, mais ce mot-là, moi, je l'avais écrit de cette manière. Et puis cet autre comme ça. Je me voyais déjà avec la plus mauvaise note de la classe. La récréation était timide, retenue. Il y avait ces beaux habits, et puis cette ambiance si particulière qu'on n'avait pas le cœur à jouer. On restait donc à parler de la dictée qu'on venait de faire ou de ce qui viendrait tout de suite après, c'est-à-dire le calcul. Il y avait là des filles pas trop douées pour ça, qui avaient jonglé péniblement avec les fractions tout au long de l'année, la Mon, la Michou; elles n'en menaient pas large.

A midi les membres de la commission scolaire et le régent s'étaient tous rendus au Restaurant du Cygne pour y dîner. Ils y avaient fait longtemps. En rentrant, sur le coup des deux heures, ils étaient tout guillerets. Un bon gueuleton mijoté spécialement par Palmyr, et la vie leur apparaissait tout d'un coup moins austère et les rendaient prêts à plus de concessions avec des élèves dont les travaux n'étaient pas toujours irréprochables.

L'après-midi avait été réservé à la composition. On avait entendu dire de l'un d'entre eux: «Celui-là a tout à fait l'écriture de son père, les mêmes expressions.» Il y avait là le My, la tête penchée en arrière, très droit, long comme un jour sans pain, président de la commission scolaire et chez lequel, parfois pendant l'année, un élève devait aller faire signer un carnet pas trop bon. Nous nous étions même rendus chez lui un jour d'examen, pour contester des notes de dessin que nous jugions mal attribuées. Il nous avait remballés en vitesse! Il y avait Toti, le syndic, le grand Martin, marchand d'escargots, l'oncle Samuel, greffe municipal, puis encore le pasteur Liardet. Il était le regard de l'Eglise sur nos œuvres. Et ça faisait sacrément sérieux. On entendait encore parler de temps en

temps d'une autre époque où il y avait pour expert Marcel du Moulin dont je gardais l'image d'un homme petit mais vigousse, à la moustache fin de siècle et à la coupe de cheveux façon Tournesol.

Le surlendemain, c'étaient les oraux. Pour la poésie, nous tirions un billet. Il y avait là dedans à coup sûr du La Fontaine, et comme titre d'un autre auteur, le fameux *L'arrosoir et la pluie*. Il revenait toutes les années. Peut-être vous en souvenez-vous :

«Aussitôt dit la pluie, en trombe,
Tombe,
Tombe, et bientôt tout le jardin
Et transformé en flaques,
En lac...»

On montait à l'étage, dans la petite salle de catéchisme. Toti était bon enfant. Il nous soufflait un vers, il nous faisait grâce d'une fin laborieuse ou tout au moins nous y aidait résolument.

Le matin déjà j'étais allé chez ma grand-mère. Elle m'avait dit : «Alors, tu as eu les interrogations?» Ce mot me surprenait. Pour moi c'étaient les examens, ni plus ni moins. Et puis elle poursuivait : «As-tu fait de bonnes notes au moins ? Et qui avais-tu pour expert ?» Elle me donnait deux francs. C'était pour moi l'une des rentrées de l'année, et je faisais vite mon compte ; ça me ferait quatre *Artima*, puisqu'ils étaient à cinquante centimes le fascicule, tous achetés au kiosque du Pont où ils trônaient sur la banquette basse, exhibant leurs merveilleuses couvertures.

Et puis le soir de cette journée, ce serait le feu des examens. Il y aurait auparavant le traditionnel souper. On se retrouverait chez tel ou tel. Une fois ce fut chez le Pascal à la Zénith ; une autre fois chez Binoce ; une autre fois encore chez nous. Les gamins sortaient des paquets de cigarettes des poches, les sèches, et faisaient les caïds. Ils avaient choisi leur marque, Mary Long, Marocaine, Stella Filtra. Un adulte qui aurait trouvé à redire à cela, on lui aurait aussitôt dit : «Comment, vous ne le savez pas, mais ce sont les examens!» Puisqu'on avait le droit. Une fois l'an. On en a donc fumé quelques-unes ; on n'en fut pas malade pour autant comme il est conté dans tous les livres d'enfants. Le goût du tabac, les premières tirées, était même agréable.

Le feu des examens avait été préparé une année aux Landes, une autre à la Combe, une autre encore à la Cerniaz où il avait été nécessaire de descendre chez Lucien Humberst qui habitait La Cornaz pour chercher du pétrole parce que le bois mouillé par trois jours de pluie ne voulait pas prendre. On avait tourné autour du feu. Il y avait les filles. Il aurait fallu les embrasser. Mais je n'osais pas, j'étais trop timide. Je ne savais vraiment pas y faire. Je ne l'ai jamais su d'ailleurs. Qui sait pourtant si, ayant osé, je n'aurais pas eu du succès auprès des filles, moi, hein ?

A l'occasion de ces soupers j'avais découvert les demi-pêches en boîte, à la chair ferme et savoureuse, pour la première fois de ma vie. Et puis une autre fois les chips. Je croyais que c'était la maman à Marie-Claude, à la Miclo, qui avait coupé les pommes de terre comme ça, en tranches très fines. Je ne savais pas que ça s'achetait ainsi directement au magasin. Nous sortions d'où, nous autres ?

* * *

Le lendemain, ou deux jours après, c'étaient les promotions. Une année aux Charbonnières, une autre au Séchey et la troisième au Lieu. Ainsi allait le tournus. Après-midi à la couleur et à l'ambiance des décors de scène. Se découvraient de petits villages cachés dans la verdure, avec le clocher d'une église qui dépasse, un ruisseau, un pont, des arbres à profusion, le tout baigné d'une atmosphère merveilleusement sereine. Les plus beaux chants du monde, ceux que nous avions appris à l'école, pour avoir été chantés sur les scènes des trois grandes salles de la commune, sont indissociablement liés à de tels décors. Il me trotte dans la tête : *Amis, voyez au loin, là-bas, Poindre un petit village...* ; puis : *Qu'il fait bon marcher dans la paix des bois...* ; puis encore : *Simplement, au bord de l'eau, Vois, l'on t'a bâtie...*

Ces paysages peints, que je trouvais si beaux et dans lesquels je me perdais, revenu m'asseoir aux premiers rangs, sur les chaises de bois pliantes, après une production de classe sur scène, ne sont pourtant pas d'ici — où la nature est plus austère, avec des sapins partout, jusque au cœur même des villages — mais plutôt de la plaine où la végétation croît plus riche grâce à un climat moins rigoureux. Qu'importe. Ils m'emmenaient en des promenades irréelles par leur

douceur extrême. Tout juste si je n'entendais pas tinter, à les fixer de la sorte, quelques lointaines et délicieuses cloches d'église à la résonance un brin aigrette.

La salle était pleine, toutes gens bien habillés. Comme nous d'ailleurs qu'on aurait presque fait reluire au Sigolin si l'on avait pu ! Il me revient dans mes souvenirs, même si la chose en réalité fut improbable, qu'une fois nous nous étions rendus au Lieu à pied, passant par les bords du lac Ter. D'où il m'arrive encore de rattacher à ce paysage que j'aime cette ambiance de promotions.

Là-bas, au Lieu, régnait Mme Lugrin, grande prêtresse de telles journées. Régente de longue date, parfaitement sûre de son enseignement. Après la cérémonie nous passions dans sa classe admirer les meilleurs travaux d'élèves, dont les plus beaux dessins. Quel ordre ! Les tables sentaient encore le savon noir. Il y avait des dessins affichés aux murs, des cahiers s'étalaient en exposition sur les premières tables. Les filles avaient un goût très sûr, presque artistique. Les garçons quant à eux étaient moindres.

Et dans ces classes, dans celle-ci comme en la nôtre, juste après les promotions, avec ces vitrines derrière lesquelles se trouvaient des bouteilles et bocaux remplis de reptiles et de batraciens qui gogeaient dans un alcool ambré, avec les boiseries peintes, les tableaux noirs, avec les odeurs d'école faites de savon noir, de craie, d'éponges pas trop lavées, régnait une ambiance particulière. Ce n'était sûrement pas vrai, mais dans cet ordre, dans cette propreté, devait se découvrir un bonheur certain. C'était là l'univers de l'enfance et de l'instruction, pour ne pas dire de la connaissance. L'âge adulte, après un tel passage, ne pouvait être que riche et heureux. Car les élèves issus de cet enseignement, après l'école, se développeraient encore, iraient toujours plus haut, toujours plus loin, parfaitement respectueux des valeurs enseignées. Impressions seulement. Puisqu'en réalité, tout au moins pour moi, le monde adulte se révélera décevant, endeuillé des grands idéaux de notre enfance au profit seul d'une poursuite inconcevable de la réussite et de l'obtention à tout prix de biens purement matériels.

A la grande salle du Lieu, M. Paul-Armand Aubert avait fait son discours. Il était là, aux premiers rangs, près du fourneau, avec ses papiers à la main, année après année, immuable. D'autres, dont

je ne me souviens plus avaient aussi parlé. Notre régent, M. Raymond, tiré à quatre épingles, avait dirigé un chœur d'ensemble avec des gestes sûrs et mesurés, sans gêne aucune au devant d'une salle pleine à laquelle nous avions offert du René Morax, du Gustave Doret, de l'Emile Jaques-Dalcroze, nos classiques et nos maîtres, incomparables dans leur sens musical et poétique. Il traçait des mesures des deux mains, droit comme un *i*, impeccable dans son costume gris foncé ou noir.

C'était l'année scolaire qui se terminait ce jour-là. Les vacances de printemps étaient devant nous qui verraient les crocus, le fumier, les premières taupes, le soleil dans la boutique où j'irais rebouiller dans le vieux buffet ou sur les tablars. Et puis les poules sur la route où l'une serait écrasée par un chauffard qui passait par là, sur ce Crêt-du-Puits qu'elles avaient traversé pour picorer les premières dents-de-lion dans la bordure du côté de chez la tante Louise.

Nous avons fait notre provision de bois au mois de juin. Le petit pré derrière, juste à côté du poulailler où les poules picoraienent un sol désertique, était plein de stères que le scieur avait tronçonnés en bouts de vingt-cinq centimètres pour la maison, c'est-à-dire que là il avait fait trois coupes, et en bouts de trente-trois centimètres pour la laiterie, là deux coupes seulement. Nous avons bûché, charrié et entêché des jours et des jours ce tas immense. Et puis plus tard, nous l'avons rentré à la brouette. Toujours trop vite. Mais comment faire comprendre à mon père que du fayard ne se sèche pas en un mois, quand bien même il serait en plein soleil ? Deux ans qu'il faut, oui, dans un endroit bien sec et bien aéré pour avoir un bon combustible, pas moins. Pour l'école c'était Pache, avec son cheval et son char à brancards qui l'amenait. Des billes d'un mètre qu'il empilait en tas énormes et solides à cause des élèves qui ne manqueraient pas de s'y percher sitôt sortis de l'école. Combien de stères par année pour chauffer les deux classes et les appartements du haut ? Pache en tout cas faisait de nombreux voyages, et les piles s'entassaient sur la cour au point d'en occuper bientôt une bonne part.

Et puis venaient Jean-Jean et son frère Mitsi, avec leur machine à scier qui était déjà à l'époque un engin de musée. Son moteur à explosion lui permettait un déplacement autonome, bien qu'elle n'ait jamais dépassé l'allure d'un homme au pas. Curiosité qui sillonnait le village au temps de mon enfance et qui, en dépit de son apparence archaïque, sciait quand même des stères par centaines. Trois coupes au mètre pour les gens ordinaires, quatre pour les horlogers ! La belle sciure blanche que l'air du temps et les pluies bientôt rougiraient, s'écoulait bien fine sous le ruban de la machine qui hoquetait. On aurait pu croire qu'elle allait rendre l'âme, mais elle continuait toujours. Quel engin ! Dzzz... dzzz... trois coupes au mètre... et ainsi tous les soirs pendant la belle saison. Au collège une semaine était nécessaire pour venir à bout de ces énormes piles de bois. Les plots étalés vous remplissaient la moitié de la cour.

Le lendemain, à la récréation ou sitôt sortis de l'école, les garçons, exclusivement, se mettaient à jouer à goued. Un jeu que l'on pratiquait au village, ailleurs je ne sais pas. Mais que le régent hélas

— arrivait-on à une époque timorée? — nous interdirait bientôt. Trop brutal? Ainsi arrivées les heures de prohibition, à peine avait-on commencé une partie qu'il débouchait sur le perron pour nous la faire arrêter. Il nous avait vus de derrière les grandes fenêtres donnant sur la cour alors qu'il était resté en classe à préparer les tableaux noirs pour le lendemain.

Je tente de vous expliquer les règles de ce jeu qui s'effacent un peu dans ma mémoire parfois empruntée. Au milieu de la cour il y a un gros plot. Sur celui-ci un joueur — nous l'appellerons aujourd'hui le gardien pour vous aider à comprendre, bien qu'il n'ait jamais reçu un tel titre en réalité — pose le sien qui est de moindre importance, quoique de longueur égale. Les autres garçons — tous munis d'un morceau de bois qu'ils ont choisi dans l'énorme tas qu'il y a là, à deux pas, droit et sans nœud de préférence — s'alignent derrière les pavés qui séparent la cour de la ruelle. Alors chacun à son tour vise le plot du gardien en criant: attention, goued! Le lanceur, s'il a manqué son coup, reste en attente derrière son bois. Un autre s'y essaye à son tour. Le plot du gardien est tombé... sauve qui peut... dans le temps qu'il prendra pour le remettre en place sur le gros plot, chacun a la possibilité de retourner derrière la ligne avec son bois. Celui qui se fait toucher par le gardien avant d'y être parvenu prend sa place. Un mouvement de retraite ne se faisant toujours que lorsque le bois du gardien est tombé. Pas plus compliqué que ça!

Et l'on risquait quoi avec ce petit jeu, hein? De recevoir un bois dans les tibias, ou mieux encore, sur la tête? Goued. Ça nous aurait réveillé, nom de sort, ça nous aurait appris à être un peu plus dégnioulés! Jeu oublié, jeu enterré. Le mazout a remplacé le bois partout. Même dans les écoles où la main-d'œuvre était pourtant bon marché.

Arrêtez de nous bassiner avec vos vieilles histoires, me semble-t-il vous entendre dire! Mais puisque tel fut mon passé...

En attendant: attention, goued! Le bois est parti. Nous étions six ou sept dans la cour. Il y avait mes frères, Binoce, Six-Sous, et puis moi, et deux autres encore dont les silhouettes me sont imprécises. Qui ça pouvait bien être? Churchill? Mouton? Magot? L'air sentait bon le bois, la sciure et les écorces de fayard fraîches et écrasées. Il fallait tricoter pour choper un joueur quand on avait la mal-

chance d'être au milieu. Un bois lancé derrière la ligne sans que vous y soyez vous-même parvenu, et vous étiez sauvé. Attention, goued ! La nécessité absolue de le crier avant de lancer votre plot. Autrement vous preniez la place du gardien, au milieu de la cour. L'école était là, où nous avions vécu cinq ou six ans de notre vie scolaire. Comme l'enfance est douce au souvenir. C'est que nous avions tous une famille que nous pouvions retrouver le soir, et une maison. Pour moi ça n'allait certes pas toujours comme sur des roulettes en ce milieu familial où gogeaient également trois autres frères. Ça grinçait même souvent. Mais enfin, cet environnement familial que j'aurais bien envoyé au diable parfois, m'encadrait quand même. J'avais ma mère et mon père. Et je connaissais en permanence cet indispensable sentiment qui est celui de la sécurité.

«Salaud, salaud !» — ainsi s'exprimait couramment l'un d'entre nous — moi, à rêvasser près de mon plot, j'ai reçu le bois d'un autre dans une jambe, et je peux vous le dire, il n'est pas tendre, bien qu'il n'ait fait que rebondir avant de me toucher. Faudra-t-il donc que demain je me mette à jouer à la bague d'or avec les filles ? Je dis ça pour rire. Je ne l'ai jamais fait. Les filles de mon village, moi, je ne leur courais pas après. Si je rêvais de l'une d'entre elles parfois, leur univers ne m'intéressait pas.

Après le sciage, c'était Rilou, un frère de Mitsi et de Jean-Jean qui venait couper le bois. En petits morceaux. Tchac, tchac, tchac, le bois de la commune se fendait bien. Tchac, tchac, tchac, le manche montait puis descendait avec une régularité et une facilité déconcertantes. Nous vîmes aussi pour couper le bois le père au Guy, Juriens, et puis le régent qui se préparait déjà à partir pour la Côte d'Azur. La vespa n'attendait plus que l'heure. La tente était dressée dans le jardin du collège. Evasion pour lui, mais pour nous, hein, qu'est-ce qu'on verrait du monde, nous, derrière nos fourches, treize en lignes sur les champs du village ?

Et tout ça nous rapprochait sacrément des grandes vacances. Avec le chaud qui nous était tombé dessus, avec cette ambiance particulière du début de l'été, elles se faisaient déjà sentir.

Le bois bûché était étalé au soleil dans la cour, puis retourné le lendemain. A peine ressuyé — les théories de mon père aussi appli-

quées par d'autres au bois de l'école — nous le montions au galetas, entassé sur nos bras tendus. Allées et venues par les escaliers de bois qui résonnaient sous nos pas pesants, et plus ça craquait, plus le pas s'alourdissait. Certains chargeaient, d'autres faisaient la navette. Des marioles restaient au galetas après quelques voyages, dans l'ombre, parmi des vieilleries de l'école, à faire les caïds pendant que les autres se farcissaient dix voyages au moins. Qu'aurait pensé le régent si nous étions tous restés là-haut ? Boumate, dans les escaliers enrageait sous les piquûres de guêpe de Binoce ou de Mouton. Plus anciennement c'était Coquoz qui s'acharnait maladivement sur Magot. Il y a toujours des souffre-douleur dans une classe, et toujours par conséquent des tortionnaires. Le monde en raccourci où les forts abusent des faibles.

Avec le nombre d'élèves, le tas diminuait. Et même sans courage nous finissions par arriver à la fin de ce qui s'étalait. Nous nous étions arrêtés quelques minutes sur le pas de porte du premier étage pour boire la limonade que Pompon — c'est notre régent que nous appelions ainsi¹ — nous avait préparée. Le montage au galetas de cette montagne de bois, et qui nous prenait de nombreux après-midi, nous était rétribué par la commune. C'était un peu d'argent qui alimenterait la caisse de classe et qui nous aiderait à payer la course d'école, le reste à la charge des parents.

Puis venait l'heure de la sortie. Nous rentrions en classe, nous bourrions notre serviette ou notre sac, et adieu Berthe, nous étions déjà dans la cour. C'était la liberté pour le restant de la journée. Certains partaient en courant vers le bas du Crêt-du-Puits, ceux des Crettêts. Les autres prenaient la route principale. On les voyait disparaître à l'angle de l'église pour gagner le haut du village. Pour moi c'était encore plus simple. La maison se trouvait juste à côté, qui domine la cour de sa grande façade de bise, très haute, avec juste une petite fenêtre dans le haut, là où sont les poutres de la grange, la pénombre et les toiles d'araignées.

* * *

Nous ramassions le papier une ou deux fois l'an. Journées qui furent incontestablement les plus belles de ma vie d'enfant. Nous touchons là à mes heures étoilées. Nous étions partis chercher les petits chars de mon grand-père. L'un avait des roues cerclées, comme un char à échelle; l'autre, le plus petit, des roues à bandages de caoutchouc. Nous allions avec eux d'une maison à l'autre. Il y avait certes moins de papier que de nos jours. Mais qu'importe la quantité quand il y a la qualité, et l'ivresse! Le papier alors était en vrac, ou très peu arrangé. A l'école nous le déchargions par les fenêtres de la cave dans laquelle nous nous arrangions toujours à rester. J'aurais trouvé toutes les ruses pour échouer à ce travail, c'est-à-dire ranger. Nous avions notre manière bien à nous. Les sacs étaient éventrés, les paquets déficelés. Nous voulions tout voir, tout. Et cela devenait un farfouillage fou dans cette énorme masse. Les chars succédaient aux chars, ça n'arrêtait pas d'arriver. Le tout vidé sans ménagement de la cour par la fenêtre dans la cave où il y en avait déjà une montagne que nous gravissions, que nous explorions, qui était mieux qu'un vulgaire tas de papier, la source intarissable d'un bonheur ineffable.

Ce papier serait pris en charge quelques jours plus tard par un gros camion. Il faudrait le ressortir par les fenêtres. Il aurait déjà eu le temps de s'humidifier. Pendant les jours de stockage, nous redescendions en douce dans la cave, à la récréation, et même parfois lors d'une leçon où nous avions demandé à sortir, juste pour y jeter un petit coup d'œil. Mais surtout après l'école, et sans nous faire voir du régent qui n'appréciait guère nos intrusions là-bas. A deux ou trois. Il ne fallait pas être trop pour une telle chasse au trésor; les autres n'ayant qu'à rentrer chez eux. Mes amis, vous, vous aviez votre football; nous, nous complaisions dans les vieux papiers dont nous avions déjà un goût extrême.

Une passion démesurée nous animait. Personnellement je cherchais des pièces rares. Et quoi donc? Des femmes à poil? Pas encore vraiment l'époque. Mes concitoyens demeuraient des gens bien sages! Non, ce n'était pas ici que vous alliez mettre la main sur une pile de revues grivoises, dont à l'époque la *Vie parisienne* tenait le haut du pavé. Mais il y avait par contre des bandes dessinées. La Masse en achetait des tonnes au kiosque du Pont, bien plus que

nous. Pour lui et sa mère qui les lisait aussi, et qui, après lecture, ayant pour principe: pas de chenit dans la maison, donc pas de choses qui traînent, les expédiait au ruclon ou au vieux papier. Carrément ficelées en paquets. Vous vous imaginez le bonheur de découvrir ça au hasard de vos fouilles, hein? Et ça m'est arrivé vraiment. Oui, oui, ce bonheur-là, de tomber sur un gros paquet ficelé d'*Artima*, je le connus! Hélas! c'était autrefois; ce temps n'est plus aujourd'hui, et je n'ai rien pour le compenser, qu'écrire pour retrouver les sensations perdues.

C'était à vous rendre sonné! Je mettais vite mes trésors dans un coin, et je recommençais mes fouilles. Je plongeais, je glissais, je grimpais, du délire. Je brassais le papier, je m'enivrais de son odeur merveilleuse. J'allais sous plusieurs couches, jusqu'au sol même où le papier gorgé d'humidité sentirait vite le moisi. Il devait être là, ce second paquet. Mais non, je ne le trouvais pas, juste quelques bricoles. Les miracles ne se reproduisent pas souvent. Le temps passait. Je ne pouvais plus y tenir. Cette excitation me donnait envie de pisser. Je me rendais aux toilettes de l'école si odorantes. Puis je rentrais à la maison. Pour faire l'inventaire de mes richesses. J'étais déçu un peu parfois. La science-fiction que je n'aimais guère commençait à envahir les récits complets, elle remplaçait à toute vapeur nos bons vieux westerns, avec Tom Tempest, Jim Ouragan, Tex Bill, Bill Tornade, et j'en passe. Mais il y avait encore malgré tout du bon et de l'enchantement pour plusieurs heures. Je n'étais néanmoins pas tranquille. Le désir de retourner là-bas, dans la cave aux merveilles, me tirait.

Le régent était-il dans la classe à cette heure, ou plutôt dans son jardin? Je ne tenais pas à le rencontrer dans le corridor. Certes j'aurais bien pu lui dire que je retournais en classe chercher un cahier que j'avais oublié. Mais je ne savais pas mentir; j'aimais mieux la discrétion, les choses accomplies en douceur, qui ne seront jamais connues de personne.

Finalement j'y étais redescendu, à la cave du collège. Et une fouille complète et plus systématique cette fois, bien que rendue plus angoissante par l'arrivée possible du régent, m'avait rassuré. Il n'y avait plus rien.

* * *

Juin se finissait. L'herbe était très haute maintenant dans les champs. Les plus belles fleurs avaient vécu. Venait enfin juillet. Ça sentait trop les vacances pour qu'on ait encore le goût de l'étude. Des heures de classe que l'on vivait en état de grâce. Et chaque jour qui passait augmentait encore notre excitation. C'était en nous comme une grande force qui montait, nous enveloppait, comme un état second, tant lumineuse nous apparaissait cette multitude de jours sans leçons, sans Pompon, sans rien, qui nous attendait. Certes les foins se rapprochaient eux aussi. Mais n'y aurait-il pas quand même des périodes de pluie, le matin n'aurai-je pas le droit de faire la grasse matinée, et n'y aurait-il pas surtout, si envoûtantes, ces soirées libres qui nous récompenseraient de toutes les fatigues ? Les vacances d'été, chez la grand-mère ou au Crettêts... quelle époque, quelle merveilleuse époque !

Arrivait donc enfin ce dernier jour qui était un beau jour. Le tout dernier. Quelle ivresse ! L'air était si léger, si léger... Sans rien à faire en ces heures-là en fait d'étude. Que la grande mise en ordre, avec essentiellement le lavage des tables. Plateaux copallés, poutzés au savon noir et à grande eau. Ils n'y résistaient pas. Le bois apparaissait à nu. L'encre s'y fixerait d'autant mieux. Et plus il y aurait d'encre, plus il faudrait laver. Et plus on laverait, plus le copal s'en irait. Le savon noir sentait bon les vacances. Nous avions vidé l'encre délavée que l'Etat nous offrait et rincé les encriers dont l'ouverture conique était fermée par un bouchon de verre brun Maggi. Nous étions descendus pour cela aux toilettes qui sont au sous-sol du collège où ça sent acide par là-bas. On pisse contre le mur qui a été peint en noir. L'hygiène n'y est pas garantie. Il y a bien de l'eau qui coule, mais tout ça reste jaunet, avec cette odeur bien particulière, un peu piquante, des vieilles urines. C'est un peu aussi l'odeur de mon enfance !

Et à la récréation pas moyen de jouer vraiment. Ça n'allait pas, il y avait trop d'excitation. Dans une heure nous serions loin. Nous le tirions donc, ce dernier instant d'école. Le régent nous lisait une histoire prise dans un OSL pendant que nous, nous ne faisons que regarder l'heure à la pendule. Elle était à droite, tout près de l'armoire grise des sciences naturelles qui a de grandes portes vitrées qui vont jusqu'au plafond, avec le bas réservé au matériel des tra-

vaux manuels. Les quarts d'heure... puis les cinq dernières minutes... puis... enfin, enfin il était l'heure. La sortie d'avant les grandes vacances. Quel moment ! Certains lançaient leur sac en l'air. Mouton ne se tenait plus, comme fou. Les autres couraient en bande en bas du Crêt-du-Puits, ou vers l'église. Toute la classe s'éparpillait par le village en criant : l'école est finie, l'école est finie. Et c'était bien vrai, il fallait y croire vraiment cette fois-ci, pour six semaines, autant dire pour une éternité. Moi je revenais simplement à la maison qui est à côté, avec ma serviette de cuir. J'étais donc libre moi aussi ? Alors je pensais soudain au cousin François qui viendrait demain. J'étais heureux. Y avait-il même au monde un enfant qui l'était plus que moi ?

A Noël, c'est vrai, nous y pensions souvent, d'autant plus qu'arrivait l'époque où nous commençons les bricolages de fête. Cette année-là ce serait à notre tour de fabriquer des santons de Provence, en plâtre avec des moules de caoutchouc. J'avais assez envié mes frères quand, les années précédentes, ils nous en avaient ramené à la maison plein leurs serviettes. De belles figurines que nous peindrions de vert, de bleu-roi, de rouges éclatants, avec aussi beaucoup de jaune qui est la couleur de la lumière. A notre tour aussi de créer des étoiles de Noël en papier d'or ou d'argent.

Je regardais la pendule. Il serait l'heure bientôt. Tombe la neige sur le village, toujours plus épaisse, alors que la classe vit un peu au ralenti. Nous la savions molle, cette neige-là, parfaite pour faire des matoles, d'autres maladroitement diraient des boules de neige. Binoce les faisait glacées et dures; elles partaient de ses mains nerveuses comme des balles de fusil; leur impact brûlait la chair. Où es-tu, Boumate, que tu nous dises combien tu en a reçues de celles-là? Une terreur que ce Binoce quand il les serrait longtemps avant de vous les expédier. Moi je ne demandais pas mon reste. Ma serviette pour me protéger la figure, au cas où... et hop, je filais à la maison. Pas le seul, Binoce, d'ailleurs à les faire si dures, presque mortelles. Lolo en préparait de toutes petites, en glace, qui couraient dangereusement à la hauteur de vos jambes!

Première neige. D'autres matoles s'écrasaient contre le mur de notre maison. Ils cherchaient à atteindre la fenêtre qui est tout en haut, presque au faîte du toit. Puis ils gagnaient l'autre côté de la cour, et de là ils tentaient d'atteindre la façade du vieux cabaret, plus loin que le champ. Les bons lanceurs arrivaient aux marronniers qui protégeaient la fenêtre basse de la cuisine où, sous la lumière, deux ombres bougeaient: Jeanne et Emile.

* * *

En classe aussi nous planions. Même le régent, en cette fin d'année, faisait meilleure mine. Et même les élèves plutôt médiocres en fait de réussite scolaire, semblaient retrouver un peu de plaisir à l'école. Les leçons étaient vite expédiées. Tout pour les travaux manuels que nous devions coûte que coûte achever avant les vacances de Noël.

Nous avions sorti pour ne plus les rentrer les équerres métalliques, les sous-mains en carton épais, salis et coupachés, les couteaux, l'un à la lame longue pour le papier, l'autre à la lame courte pour le carton, le brunissoir blanc crémeux pour lisser les bords de coupe. Et puis les pinceaux, la peinture, les papiers et la colle. Et puis encore, ô miracle, ô lumière, ô Noël, j'en frissonnais de plaisir, presque de volupté, les feuilles argentées ou dorées, ou rouges, vertes ou bleues. Celles-ci un peu rigides, brillantes surtout, et si belles, si belles ! Nos visages, les lampes, les fenêtres s'y reflétaient. Presque des miroirs tout pleins de reflets de lumière. Quand nous les tenions tout entières à bout de bras, ces feuilles métalliques, elles faisaient un bruit de tôle froissée.

Pas d'évier dans la classe. Nous descendions aux toilettes, au sous-sol, vider les verres d'eau sale et les remplir. Lieux restés inoubliables à cause de l'odeur. C'étaient là les catacombes du collège. Nous nous y arrêtions parfois plus que nécessaire. Pour rebouiller dans les coins, à la recherche de quelque trésor oublié, en saison pour fouiller dans le papier de la cave. Les temps volés ne sont-ils pas les meilleurs par les sensations qu'ils nous offrent ?

La classe était en effervescence en ces jours de fin décembre. Des élèves se tenaient debout, certains allaient au pupitre pour demander conseil au régent, d'autres restaient aux fenêtres, l'air fort

occupé, à regarder le village, les champs, la cour, le jardin, le temps qu'il fait. Ça découpait dans tous les coins de la classe. Ça collait, ça vernissait. Il y avait des odeurs de peinture, de colle, de papier, de craie. Les santons avaient été démoulés. Ils séchaient sur les bords des fenêtres avec nos initiales dessous. Certains avaient perdu la tête en cours de route. D'autres étaient affligés d'une lèpre horrible. Ces personnages devaient prendre place autour d'une crèche, avec de la paille de bois. Quelques élèves en fait de peinture vous donnèrent des barbouillages éhontés. D'autres par contre s'appliquèrent et vous teignirent avec succès des tuniques écarlates, des visages roses et doux tout auréolés d'or. Des étoiles de papier prirent forme, des anges naquirent sous nos doigts que nous aurions voulu plus habiles. Des objets merveilleux se créaient qui seraient ramenés à la maison avec bonheur pour être suspendus au sapin ou pour décorer un devant de fenêtre.

Arrivait enfin le soir du 24 décembre, celui où nous nous rendions toujours à l'église. Savonnés, peignés, vêtus de nos plus beaux habits qui étaient naturellement ceux du dimanche, nous allions répéter nos chants au collège. Il était sept heures. Nous goûtions à un état euphorique en cette veille de Noël qui nous faisait trouver la classe étrangement vide après l'activité débordante qu'elle avait connue. Il faisait nuit. Des lumières apparaissaient à la fenêtre de la cuisine du vieux cabaret. Et les filles étaient jolies dans leurs belles robes. La Miclo avait des cheveux longs à vous en faire perdre la tête. Oh ! combien étions-nous là-dedans à être amoureux d'elle et à vouloir en faire notre épouse, hein ? Dites, les «copains», fouillez dans vos souvenirs et certifiez-moi que ce que je vous raconte là n'est pas vrai, hein ?

Une demi-heure de répétition. Mais déjà les cloches de l'église sonnaient. Nous partions sur la route du temple. Sonnent les cloches de mon village ce soir de Noël. Noël, c'est Noël. Elles avaient un chant inhabituel. Plus joyeux, avec un soupçon de mystère divin. Le monde entier devait être heureux ce soir-là. Tombe la neige sur nos habits trop légers du dimanche, sur les gros manteaux sombres des

adultes qui entrent maintenant dans l'église qui sera vite pleine à craquer. Les cloches sonnent. On les entend encore là-haut dans le clocher, un peu assourdies il est vrai. Des poutres craquent.

Nous prenions place aux premiers bancs qui nous étaient réservés. L'église de mon village, pourtant modeste, m'apparaissait immense. Le sapin de Noël, devant nous, nous offrait la richesse incomparable de ses guirlandes, de ses boules énormes où se mirait la lumière, richesse de ses étoiles remplies de grains de plomb que je retrouverai un jour dans notre galetas. Il faut dire que c'est là, sur l'armoire grise, que ma tante Noni stockait les décorations de Noël entre deux fêtes. Toutes ces richesses chez nous, sous notre toit que notre maison avait accueillies... j'en étais très fier.

L'harmonium, mené par M^{me} Edith Rochat-Bufferet se mettait en branle sitôt que les cloches là-haut se taisaient. En sortaient, presque tonitruantes malgré son essoufflement, ces mélodies riches, pleines et heureuses. Elles nous remplissaient d'allégresse. Puis le pasteur Liardet s'avancait devant l'assemblée pour nous accorder sa bienvenue et nous répéter le sens de la fête de Noël. Alors qu'après un premier chant, un petit garçon était conduit sous l'arbre par M^{me} Christine. Là se trouvaient des corbeilles d'osier remplies de choux de couleur en papier crêpe. Il y en avait des rouges, des verts et des bleus, tous très beaux. Une allumette craquait, et soudain, énorme, une flamme montait jusqu'au sommet de l'arbre pour redescendre par des fils empétrolés aux bougies de chacune des branches. Ç'avait été, l'espace de quelques secondes, l'embrasement complet du sapin.

Les bougies maintenant brûlaient, tandis que M^{me} Angèle, avec une solitaire pincée au bout d'une longue perche, allumait celles que la mise à feu n'avait pas atteintes. Et nous chantions. Nous chantions les plus beaux chants du monde, ceux de Noël. Nous chantions «Joyeux Noël», «Voici Noël», «Dans la forêt près des grands monts», «Viens âme fidèle». Ces chants me transportaient en des contrées sublimes où se mélangeaient la lumière, les sapins, mon village, la neige, la magie de Noël. Et pendant que montaient ainsi vers Dieu nos mélodies heureuses, les monitrices allumaient des épis de Noël par dizaines qui dégageaient, en plus de leur lumière dispersée en étincelles blanches, une odeur âcre qui se mêlait à celle du sapin et

de la cire des bougies. Tout ça surchauffait la salle. Il devenait nécessaire parfois d'ouvrir la porte d'entrée pour ramener un peu d'air. Nous fixions l'arbre, nous regardions ces boules, ces bougies, cette lumière dont les yeux des enfants, aux premiers bancs, étaient pleins, ces épis qui nous fascinaient dans leur consommation éphémère.

Bientôt, après la lecture des textes bibliques qui nous parlaient de Jésus et de Marie, de Joseph, des rois mages et des bergers, sur lesquels veillait l'étoile de Noël, le pasteur racontait une histoire. Il parlait de pauvres gens qui avaient retrouvé le bonheur parce qu'un soir, le 24 décembre précisément, leur fils, après des années d'absence, était revenu à la maison. Nous nous imaginions une vieille bâtisse ensevelie sous les neiges où ces gens misérables se tenaient près du feu. Ils étaient plus tristes que de coutume, car que peut être un Noël pour des parents sans leurs enfants ? Mais ce fils revenu leur apportait soudain à profusion la joie et le réconfort dont ils avaient tant besoin. Car tout est possible en la nuit de Noël. Même les plus grandes misères peuvent se fondre dans la lumière. Les étoiles qui sont au ciel ne luisent-elles pas pour tout le monde ?

Puis nous avons offert à l'assemblée ces chants de Noël appris et répétés tout au long du mois de décembre. Le régent avait donné le ton. Et nous y étions allés de tout notre cœur de nos voix enfantines pas toujours très assurées, exceptés les bourdons qui ne faisaient que bouger les lèvres sans qu'il n'en sorte aucun son ! N'y avait-il pas parmi ceux-là le Félix de la Cornaz ?

Noël, la fête de Jésus que nous imaginions dans une crèche au coin d'une écurie qui ressemblait étrangement à celles que nous pouvions connaître dans les fermes d'ici. C'était aussi un peu la fête du village, puisqu'il se retrouvait là tout entier. Pas tout à fait. Il y avait ces vieux restés au fond de leurs tanières, et puis ces marginaux qui ne voulaient rien savoir de Noël. S'ils avaient connu notre bonheur, tous ceux-là, ne seraient-ils pas vite venus nous rejoindre ? Que faisaient-ils en cette heure ? J'imaginai leur souper sur un coin de la table, un journal déplié sous le lampadaire. C'étaient de pauvres gens privés de la chaleur et de la lumière qui nous enveloppaient en cette heure-là.

Arrivait la distribution des choux. Effectuée par les monitrices qui avaient passé des soirées entières à les préparer. Il y avait déjà eu à découper les fonds circulaires en carton. Puis à faire les paquets avec un papier crêpe de couleur fermé dans le haut, au col, par une ficelle de fête. Les corbeilles d'osier qu'ils emplissaient étaient tirées de dessous l'arbre sur le devant. Alors commençait une longue énumération de noms, chaque enfant du village étant appelé et recevant son chou. Même ceux de l'extérieur qui venaient chaque année passer leur Noël aux Charbonnières que l'on n'oubliait pas. Il y en avait qui étaient conduits par la main, par leurs parents ou par une grande sœur et qui tenaient au retour, bien fort contre eux, ce gros chou coloré. Des Rochat par dizaines, une liste de ce patronyme qui n'en finissait pas. Des Golay aussi en quantité. Une corbeille pour les plus jeunes. Car dans ces choux-là, ouverts avant même qu'ils n'arrivent à la maison, il y avait, outre une orange, un petit pain au sucre et une branche de chocolat, une figurine de bois peinte, mages, Joseph ou Marie; ours, éléphant, tigre ou girafe. Une corbeille pour les plus grands. Pas d'objets pour ceux-là, juste une brochure que l'on donnait à part et qu'ils ne liraient même pas, avec pourtant une couverture superbe où l'on pouvait voir une église, la nuit de Noël et des étoiles par milliers.

Et la fête était déjà finie. Les bougies se consumaient sur l'arbre, certaines même s'achevaient et papillotaient dans leur support. L'harmonium se défonçait à nouveau dans un hymne puissant et heureux. La foule se retirait lentement par la grande porte. Des parents donnaient la main à leurs enfants. Se retrouvait la nuit fraîche du village en laquelle la neige tombait à gros flocons. Une vraie nuit de Noël. Ce soir le monde entier devait être heureux. Bienveillance envers tous les hommes de bonne volonté.

* * *